

Yann Lacroix

Janna جنة

“Je n’ai jamais cessé, depuis des années, de revenir à ces paysages qui sont aussi mon séjour. Je crains que l’on finisse par me le reprocher, si ce n’est déjà fait d’y chercher un asile contre le monde et contre la douleur, et que les hommes, et leurs peines (plus visibles et plus tenaces que leur joie) ne comptent pas assez à mes yeux.”

“Mais ces éléments, que je le veuille ou non, intervenaient, plus ou moins loin de la conscience, dans ce qui se formait en moi autour de ce mot : “paradis.”

Philippe Jaccottet, in Paysage avec figures absentes, poésie/Gallimard

Je m’intéresse à la notion de paysage comme lieu de mémoire et d’Histoire.

La peinture structure notre rapport au paysage depuis plusieurs siècles et le paysage garde en lui-même la mémoire du mouvement terrestre et celle de celui des êtres humains. C’est ce trait d’union que je tente de tracer.

Les ruines, les utopies passées et présentes et l’incertitude de l’avenir nous place dans une sorte de trouble de la lecture et de vulnérabilité. Le grand écart entre les restes de la cité de Carthage, des villas romaines et le quartier en construction de Bhar Lazreg où mon atelier était situé avec les bâtiments laissant surgir les tiges de métal du béton armé en vue de constructions futures plus hautes, illustre, selon moi, l’idée d’un moment en suspens, un “entre-deux” que j’essaie en vain de mettre en forme.

En effet, je n’ai qu’une idée assez ouverte de ce que sera la peinture au final, c’est-à-dire incertaine, voir inconnue mais l’incertitude et l’hésitation sont des contraintes motrices à la création, elles me

poussent à penser autrement pour résoudre les problématiques picturales.

Dans cette démarche, j’alimente une banque d’images provenant de photographies personnelles et d’un imagier collectif glané sur le net. Choisis pour leurs échos à une mémoire personnelle mélangée à une sorte d’inconscient collectif et acquis, ces éléments sont comme des pense-bêtes ou des post-it que je conserve et continue de regarder pour leur potentiel pictural. Je teste ces motifs sur la surface de la toile. Les couches accumulées, partiellement effacées, recouvertes où retravaillées, laissent des traces qui densifient et affectent la surface du tableau. Ce processus d’accumulation est comme la mémoire de mon expérience avec celui-ci.

Chacune de ces interventions enrichissent ma technicité, c’est-à-dire la mécanique opérante entre la pratique technique, intellectuelle et le vécu. La peinture devient alors un lieu de projection et par les lignes, le dessin et la couleur, je construis des espaces. Comme un paysagiste, je dessine un lieu, un jardin.

Janna ou le paradis est le lieu que l’on cherche et à défaut de le trouver ou sachant déjà qu’il n’existe que dans nos imaginaires, que l’on va essayer de délimiter et de fabriquer. Il devient donc par définition, une hétérotopie, l’autre lieu, l’utopie concrétisée d’un espace en rupture que l’on fabrique à sa propre image. Mais l’image, c’est déjà une représentation, c’est une étape en plus et ce n’est qu’un reflet.

L’absence de figure et de personnage accentue l’étrangeté de la scène qui se déploie devant le regardeur. L’action est en attente, le moment en suspens. Le spectateur est donc le seul témoin et le seul point de convergence de toutes les perspectives. Depuis un premier impact visuel, il s’approprie ensuite le tableau en tentant de recomposer le processus, de comprendre ce qui a pu se passer, pour appréhender ce qu’il adviendra.

Il poursuit ainsi l'histoire.

De gueule à une croix d'argent:

Le chevalier porte en lui une charge poétique. Il est l'errance, il est en quête et véhicule des rêves d'enfance. Il est aussi d'une certaine manière un vecteur entre les mondes occidentaux et orientaux depuis le Moyen-Age. De part, bien entendu, les croisades dont une dernière est venue s'échouer sur la plage de La goulette, de "l'ailleurs", le chevalier en ramène avant tout un souvenir, une mémoire qui viendra s'immiscer et alimenter la fantasmagorie occidentale sur l'orient jusqu'à aujourd'hui.

Ici, les tournoyeurs, ces cavaliers sans tête sont fantomatiques, seuls leurs habits semblent être vrais ou palpables comme l'est le rocher. Le paysage devient alors le support à l'apparition d'une icône, d'un souvenir, furtif, celui d'un héraut fugitif.